

Ex Nihilo présente

ALEXIS
MANENTI

JULIAN
SWIEŻEWSKI

DU FIOUL DANS LES ARTÈRES

UN FILM DE PIERRE LE GALL



65^e SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2026



65^e SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2026

Ex Nihilo présente

ALEXIS
MANENTI

JULIAN
ŚWIEŻEWSKI

DU FIOUL DANS LES ARTÈRES

UN FILM DE PIERRE LE GALL

1H30 / France-Pologne / Scope / 5.1

Visa 157.290

AU CINÉMA 2^E SEMESTRE 2026

DISTRIBUTION

PAN DISTRIBUTION

Anne RIGAUD

anne@pan-groupe.com

06 78 72 31 71

PRESSE

Marie QUEYSANNE

marie@marie-q.fr / presse@marie-q.fr

01 42 77 03 63

E-RP : CARTEL

Léa REBEIREX

lea.ribeyreix@agence-cartel.com



SYNOPSIS

Étienne est routier. Accroché à la route, il réduit sa vie affective à des rencontres anonymes et éphémères sur des parkings. Quand il croise Bartosz, un camionneur polonais, sa solitude est bouleversée.

ENTRETIEN AVEC PIERRE LE GALL

Votre premier long-métrage allie le romanesque à une réalité peu représentée au cinéma : celle des routiers européens. Quelle en a été l'impulsion ?

Lors du premier confinement, j'ai été touché par les reportages qui mettaient en avant les métiers peu valorisés mais fondamentaux au bon fonctionnement de notre société. J'ai été marqué par ces femmes et ces hommes qui travaillaient dans des conditions inconfortables, voire dangereuses face au virus, et qui pourtant continuaient sans colère. Malgré le peu d'égards qu'on leur porte, les routiers semblaient animés par une conscience solidaire, fiers de transporter tout ce dont la population a besoin pour se nourrir et vivre. J'ai pris conscience que sans leurs camions, la France serait à court de ressources en 48 heures... et que tout ce qui nous entourait avait été un jour ou l'autre transporté par un camion, absolument tout ! Je me suis intéressé à leur mode de vie : beaucoup de routiers partent encore à la semaine et vivent leurs relations sentimentales et l'éducation de leurs enfants seulement le week-end ou à distance. Mais tous parlent de leur amour de la route. C'est aussi cela qui m'a touché : un milieu avec une vraie fierté professionnelle.

Comment sont nés Étienne, ce routier français, et Bartosz, son homologue polonais ?

Étienne, j'y ai mis de moi-même et de Jean-Sébastien Lefort, le routier avec lequel j'ai découvert ce métier. Jean-Sébastien est fils de routier, c'est son père qui lui a transmis sa passion, comme cela arrive encore fréquemment dans cette profession. C'est un travailleur méticuleux, loyal, et surtout un homme sensible, curieux et généreux. Il a tout de suite accepté de m'embarquer avec lui. Je l'ai accompagné en Angleterre, où nous avons vécu en direct la réouverture des frontières post-Covid et la grève du personnel maritime. Nous avons sympathisé et sommes repartis ensemble en Italie et en Suisse. Jean-Sébastien est même devenu le conseiller technique pour les camions lors du tournage du film.

Bartosz, quant à lui, a été pensé comme un personnage libre dans sa tête, mais qui doit accepter d'être exploité pour acheter sa liberté. Mes premières recherches m'avaient fait prendre conscience de la réalité économique concurrentielle du milieu routier européen : les Français ne sont plus assez compétitifs en Europe et sont cantonnés à ne rouler plus qu'en France. Forcément, cela crée des tensions : les routiers de l'Ouest éprouvent énormément de ressentiment envers leurs confrères de l'Est. L'envie de recréer une fraternité entre travailleurs étrangers a fait naître ce personnage de routier polonais, qui déjouait les a priori xénophobes en étant libre, drôle et surprenant.

Comment avez-vous appréhendé ce milieu ?

Au début, l'enquête sociologique de Jean-Claude Raspiegeas, *Routiers*, fut une première bible. Son écriture humaine, incarnée et précise m'a permis de comprendre les enjeux de ce secteur touché par le mépris social et des politiques européennes ultra-libérales. Puis, je suis parti sur les routes pour ressentir les kilomètres, les journées à rallonge, les nuits en couchette, les déchargements dans les entrepôts, les repas dans les restos routiers, la douche dans les stations-service... C'est le rapport contradictoire au temps qui m'a le plus frappé : d'un côté, ce chronomètre permanent dans la tête et le stress d'arriver à l'heure, et de l'autre, cette impression de temps qui s'allonge à l'infini sur la route entre chaque destination.

Il y avait aussi un roman qui m'obsédait : À la ligne, de Joseph Ponthus. L'auteur y raconte comment il a suivi sa femme en Bretagne et a fini par travailler à la chaîne, car il ne trouvait pas d'emploi. Derrière sa poésie en vers libres, Joseph Ponthus traite de la déshumanisation et de la violence au travail, tout en évoquant l'amour et la solitude. C'est en hommage à cet homme, ouvrier et écrivain, mort d'un cancer à 42 ans, que l'entreprise du film s'appelle Ponthus Transports.

Enfin, il y a ma rencontre avec Julien Depaeuw, le directeur des Transports Depaeuw. C'est chez lui que nous avons tourné les scènes de l'entreprise, dont le barbecue, et c'est de sa flotte que provient le camion d'Étienne. Julien m'a aussi aidé à voir tous les endroits où il y a de l'humain dans le transport, afin de les faire ressortir dans le film.

Comment avez-vous déterminé votre point de vue narratif ?

Comme je voulais parler de solitude, j'ai opté pour un point de vue unique, celui d'Étienne. J'aimais faire travailler l'imaginaire du spectateur en créant un hors-champ autour de Bartosz. Quelle est sa vie quand il n'est pas avec Étienne ? Que vit-il en Pologne ? Qui est-il vraiment ? Je voulais que le spectateur ressente le même manque qu'Étienne, que l'absence de Bartosz suscite du mystère, des questions, de l'obsession, comme lorsque l'on tombe amoureux de quelqu'un qu'on ne peut pas voir souvent.

Vous filmez cette histoire d'amour et le milieu où elle s'ancre de manière très sensorielle.

C'était notre règle d'or avec Camille Pertion et Martin Drouot, les co-scénaristes : raconter une histoire d'amour qui ne soit ni psychologique ni intellectuelle. L'émotion devait venir des regards, des gestes, des corps, de la pulsion qui traverse Étienne et Bartosz... C'est l'instinct sexuel qui fait qu'ils se rencontrent dans un bois, c'est l'euphorie des retrouvailles qui les fait exulter sur le pont... Le dialogue n'est là que dans un second temps, pour qu'ils socialisent ou verbalisent la distance. Quand ils sont ensemble, ce sont leurs corps qui parlent. Je voulais essayer de donner à ressentir les mêmes sensations physiques que celles des personnages et celles qu'on éprouve lorsqu'on tombe amoureux, avec des corps qui courent, exultent, rient, vivent... et convergent vers la tendresse.

Les gestes que vous filmez sont précis, le travail du son sculpte leur relief...

Je voulais montrer aux spectateurs tous les détails qui composent le quotidien d'un conducteur routier. Lors de mes trajets, j'avais repéré des éléments précis, comme le tachygraphe au-dessus de la tête du conducteur qui enregistre la vitesse et horodate les heures de conduite. J'ai photographié la praticité des habitacles, où tout est accessible depuis le volant ou la couchette. Je notais chaque geste du travail ou de la vie intime, chaque procédure sécuritaire ; j'écrivais les phrases que j'entendais sur les quais de chargements des entrepôts ou lors des appels téléphoniques entre l'entreprise et la cabine. Tout cela m'a permis d'être très précis dans mon écriture et dans mes indications artistiques avec mon équipe et avec les comédiens, tout en gardant une idée maîtresse en tête : il fallait éviter la seule description et dynamiser les scènes.

Tout est très incarné dans ce film, y compris les camions !

Oui ! Je suis parti de l'effet qu'ils avaient pu avoir sur moi, enfant ou adulte. Selon les situations, ils m'avaient fasciné, excité, effrayé... Ils ont quelque chose d'impressionnant et l'avant des camions, avec leurs grands yeux, donne même parfois l'impression qu'ils sont vivants ! En ce sens, le camion de Bartosz, rouge, une panthère sur la remorque, devait susciter une animalité, un certain érotisme, pour créer de l'excitation quand on le voit. Le camion d'Étienne, bleu et sobre, représente le strict outil de travail. J'aime le rapport mécanique, organisé, respectueux que le personnage entretient avec lui, comme le font tous les routiers que j'ai rencontrés. Je voulais toutefois apporter une petite touche de charnel en plus, car on voit le camion d'Étienne quasiment tout au long du film ; d'où le choix avec Anne-Sophie Delseries, la cheffe décoratrice, d'une remorque bâchée qui vibre avec le vent.

Grandissant face à une départementale, Pierre rêvait de prendre la route. Elle l'a mené à Paris, dans les bras d'un homme et vers le scénario. Depuis, il a écrit pour la télévision, le théâtre ou le cinéma. Dont le court métrage d'animation *Les belles cicatrices*, en Sélection officielle à Cannes et nommé aux César 2026. *Du Fioul dans les artères*, son premier long métrage, explore les deux thématiques qui le fascinent le plus au cinéma : le temps et l'amour.





Vos décors sont aussi très graphiques, esthétiques, notamment dans les séquences nocturnes.

Du fioul dans les artères est un film d'industries et de non-lieux, où la question du travail est centrale. Les Hauts-de-France et l'Alsace, où nous avons tourné, regorgent de cette histoire industrielle française. Avec l'équipe artistique, on a minutieusement choisi nos décors pour raconter le transport routier dans son ensemble. On était particulièrement fasciné(e)s par les infrastructures typiques et colorées des années 1960. Je me rappelle encore ma rencontre avec ArcelorMittal à Dunkerque. Ça été un vrai choc ! Les structures métalliques démesurées, le bruit rugissant, les fumées, les lumières. Ça grouillait de vie. Je pensais à tous les travailleurs qui s'étaient succédé ici et qui avaient donné leur vie pour faire tourner cette machine sidérurgique. Je voulais que tous les décors industriels du film impactent par leur architecture ou leur fourmillière ouvrière.

Vous dépeignez un univers essentiellement masculin, sans oublier les femmes pour autant.

Oui, le métier de routier se féminise de plus en plus : aujourd'hui, les femmes représentent 5% de la profession, et elles sont parfois plus nombreuses que les hommes dans les bureaux des sociétés de transport et de logistique. Je voulais donc qu'on les voie, qu'on les entende. Que ce soit avec la voix d'Anita qui dialogue dans le camion avec Étienne en lui affrétant ses missions, ou en filmant de vraies ouvrières à la chaîne dans une entreprise de distribution. Cette scène est là pour rappeler que les femmes aussi font des métiers pénibles et qu'elles sont courageuses. Il y a aussi cette scène du resto routier avec Zaza qui parle de ses menstruations à ses collègues machos, en soulevant une banale question d'hygiène. Ce sont des faits concrets dont beaucoup d'hommes n'ont pas conscience et c'est essentiel d'en parler.

Les scènes de sexe entre Étienne et Bartosz sont à la fois crues et tendres.

Ce film provient d'un désir simple : voir deux travailleurs acharnés vivre une grande histoire d'amour. Je voulais offrir à ces deux routiers un droit à la beauté et à la liberté. La scène d'amour dans le camion est arrivée très tôt dans l'écriture. Étienne et Bartosz qui profitent de leur outil de travail pour s'envoyer en l'air, en s'amusant de la promiscuité de la cabine : j'y voyais là une vraie révolte humaine.

Pour moi, c'était dès lors essentiel de filmer le sexe comme on filme le travail : avec frontalité, précision et justesse. Les scènes de sexe ont été chorégraphiées et rythmées avec Stéphanie Chene, la coordinatrice d'intimité, et les comédiens en amont du tournage. Stéphanie est avant tout chorégraphe et possède un sens aiguisé du mouvement. Son regard nous a permis de trouver les appuis de jeu et la confiance nécessaires pour rendre le sexe incarné et sensuel.

Je tenais aussi à ce qu'il y ait de l'humour entre Étienne et Bartosz quand ils font l'amour. Cela crée de la tendresse et une complicité extraordinaire ! Ici, entre les personnages eux-mêmes, mais aussi entre les personnages et le spectateur, qui rit avec eux. Ça brise une barrière, on devient complice de la scène et pas uniquement cet observateur un peu gêné. L'humour me permettait également de casser la posture masculine besogneuse et performative qu'on trouve souvent dans les scènes de sexe au cinéma. S'envoyer en l'air, c'est un dialogue libérateur et précieux, qu'on peut même poursuivre après l'orgasme. C'est pour ça que la scène continue en temps réel après qu'Étienne et Bartosz ont joué : c'est en reprenant leur souffle qu'ils se parlent vraiment pour la première fois.

Comment avez-vous composé votre casting ?

J'ai choisi Alexis Manenti pour le mystère qu'il véhicule. Son visage est un territoire hétérogène fascinant : à la fois viril par ses traits, évoquant l'ailleurs par ses origines serbes et corses, avec un regard adolescent. Surtout, lorsqu'on observe Alexis, on ne sait jamais à quoi il pense. Dans la mesure où Étienne est souvent seul à l'image, il fallait que l'acteur qui lui prête son visage

suscite la curiosité tout au long du film. Alexis, c'est aussi une carrure qui collait à celle des routiers que j'avais rencontrés. J'aimais son physique solide, terrien, et imperturbablement ancré dans le sol. J'aimais l'idée que son corps-carapace se fissure, s'ouvre et s'élève au contact de Bartosz. Comme une métamorphose. D'ailleurs, j'ai souvent vu Alexis proposer des émotions nouvelles, qu'il n'avait encore jamais explorées en tant qu'acteur.

J'ai découvert Julian Swiezewski via une amie qui m'a montré une photo de lui. Il était assis sur une cuvette de toilettes, en casquette et survêtement, le pantalon aux chevilles avec un petit chien dans les bras.

J'ai regardé mon amie et je lui ai dit : « C'est lui ! ». C'était comme un coup de foudre. Je l'ai rencontré six mois plus tard lors des castings à Varsovie. C'était le dernier à se présenter et dès qu'il est entré dans la pièce, c'était l'évidence : sa dégain, sa casquette (celle du film), son énergie solaire, sa gestuelle féline, aérienne, son rire gêné, sa folie ordinaire, sa liberté, tout ce qui émanait de lui, c'était Bartosz.

Quels étaient vos partis pris de mise en scène ?

Faire un film avec des camions, c'est s'amuser de l'inertie qu'ils imposent au plateau. 5m de haut, 18m de long, 44 tonnes, ça ne se bouge pas comme ça ! Il fallait donc être malin pour maintenir à l'écran la sensation de mouvement. Avec Antoine Cormier, le chef-opérateur, on a choisi très vite la caméra à l'épaule avec un objectif permanent : filmer l'énergie des corps au milieu de machines. Dans ce monde où l'économie est insatiable, il fallait filmer au plus près de la rudesse du métier ou dans la promiscuité des espaces de vie. C'est pour ça que la caméra reste toujours à l'intérieur du camion, pour que le spectateur vive la route uniquement depuis la cabine. On a ainsi synthétisé notre grammaire de plans, quitte à les faire revenir : cela créait une routine visuelle propre au quotidien des personnages. Surtout, je ne voulais pas réaliser un film de paysages, mais un film de visages. *Du fioul dans les artères* est un anti-road movie, dans le sens où l'horizon y est absent. Il n'y a aucune ligne de fuite, aucune perspective : la route ici ne fait pas rêver, elle enferme et ne propose aucun sentiment de liberté.

On ressent une pulsation cardiaque dans ce film, qui épouse l'état émotionnel d'Étienne...

J'ai eu la chance de travailler avec Xavier Sirven, qui avait une idée directrice implacable pour rythmer le montage : si Étienne n'a pas le temps de vivre sa vie, alors le spectateur n'a pas le temps de suivre sa vie non plus. Seul Bartosz arrive à ralentir la cadence d'Étienne. Dans le film, c'est l'amour qui arrête le temps. Depuis l'écriture, j'étais obsédé par une question existentielle : quand on passe sa vie à travailler pour être libres et dignes, quel temps nous reste-t-il à offrir aux gens que l'on aime ? Je voulais que le montage fasse résonner très fort cette question-là.

Lorsque nous y travaillions, l'homme qui m'a élevé est décédé en huit semaines d'un cancer foudroyant. Lui qui avait passé sa vie à travailler pour le bien de sa famille, est mort deux jours après le début de sa retraite. Je me suis pris le message de mon film de plein fouet...

Comment avez-vous réfléchi à la musique avec Paul Sabin ?

L'idée du souffle est centrale dans cette histoire d'amour et je souhaitais un instrument à vent pour caractériser Étienne. C'est un personnage qui s'exprime peu et je voulais que l'instrumentiste parle pour lui et nous donne accès à ses émotions les plus secrètes. Avec Paul, on a choisi la clarinette, pour sa prestance dans les basses et sa légère maladresse dans les aigus fluets. La clarinette représentait tantôt l'Étienne de la route, rigoureux et sûr de lui, tantôt l'Étienne amoureux, vacillant et tendre. C'était un sacré défi pour Paul qui vient de la techno : c'était la première fois qu'il composait pour des clarinettes ! Durant tout le processus de création, la musique devait créer des sensations physiques, et ce jusqu'au générique de fin. Pour moi, c'était indispensable que le film s'achève dans la joie et qu'on ressorte de la salle en se sentant vivant.



ENTRETIEN AVEC ALEXIS MANENTI

Dans ce rôle de routier amoureux, Pierre Le Gall vous envisage sous un jour nouveau. Comment avez-vous réagi à son scénario ? Et comment s'est passée votre première rencontre ?

Cette histoire d'amour m'a touché, et j'ai aimé découvrir l'univers des routiers, que je ne connaissais pas. J'ai rencontré Pierre peu après avoir lu son scénario. Je l'ai trouvé doux, très à l'écoute et délicat dans sa manière de me parler de son film. Les séquences d'intimité m'intimidaient, car je suis très pudique et j'en avais peu tourné jusqu'alors. Mais Pierre a su me rassurer et m'inspirer confiance. J'ai aimé le regard qu'il posait sur moi en tant qu'acteur et en tant qu'homme. Je l'ai senti curieux, très documenté sur le milieu des routiers, désireux de travailler avec moi, et surtout, très animé par son projet.

Comment percevez-vous Étienne ? Vous êtes-vous raconté son histoire ?

Étienne est issu d'un milieu ouvrier : son père était routier et lui a transmis sa vocation. Il reste assez évasif avec sa mère concernant sa vie intime, qu'il vit de manière clandestine, mais se confie ouvertement à sa sœur. Sa rencontre avec Bartosz va bousculer l'homme réservé, maniaque et rangé qu'il est. En effet, Bartosz est joyeux, bordélique, ouvert et rieur : c'est son miroir inversé ! Leur histoire fait passer un cap à Étienne, le fait sortir de ce quotidien balisé qu'il entend contrôler. Pour la première fois, il croit en l'amour et entrevoit la possibilité d'une vie à deux.

Comment vous êtes-vous familiarisé avec le milieu des routiers ?

J'ai regardé des documentaires, et j'ai surtout rencontré Jean-Sébastien Lefort, un routier qui fut notre ange gardien et conseiller technique. C'est un homme profondément attachant, honnête et bienveillant. Nous sommes partis rouler ensemble. Ce temps passé avec lui et les nombreuses histoires qu'il m'a racontées furent une précieuse source d'inspiration pour moi.

Comment avez-vous acquis la gestuelle ferme et précise de votre personnage, qui frappe l'œil d'emblée et donne la sensation qu'Étienne fait corps avec son camion ?

En observant Jean-Sébastien et ses collègues sur le terrain. J'ai aussi pris des cours de conduite avec lui, car il est un très bon instructeur. J'ai appris à faire des manœuvres, à me familiariser avec le camion. J'ai glané des détails ça et là, qui m'ont permis de faire naître du vraisemblable à l'écran. Plus j'apprenais, plus j'y prenais goût. D'autant plus que, lorsque j'étais enfant, comme beaucoup de petits garçons, j'étais attiré par les camions. Il y a quelque chose de très plaisant à être au volant de ces grosses machines : elles vous offrent une position de surplomb sur la route, un rapport particulier à l'horizon, une sensation de sécurité liée à la robustesse des cabines, qui ont quelque chose d'une chambre d'ado. Jean-Sébastien m'a parlé de cet aspect : beaucoup de routiers apprécient d'avoir leur propre univers dans ces espèces de cocons qui donnent l'impression d'être protégé du monde. Il y a là quelque chose de rassurant.

Comment avez-vous travaillé l'apparence et la démarche de votre personnage ?

C'était très important ; nous en avons beaucoup discuté, Pierre, Caroline Spieth, la cheffe costumière et moi. Pierre voulait une apparence standard pour Étienne. Nous avons décidé qu'il porterait des vêtements sombres, pratiques et peu coûteux. Contrairement à Bartosz, il n'a rien d'extraverti ; il cherche à se fondre dans la masse.

Dans sa démarche, il fallait qu'on sente qu'il maîtrise son travail, qu'il est assez sûr de lui. Le métier de routier est un métier ouvrier qui développe les automatismes et la technicité. Cela devait apparaître dans la manière qu'a Étienne de se mouvoir, de décharger son camion, de manier ses palettes ou de se garer.

Dans vos regards et vos silences, on vous sent observateur, vigilant, à l'affût.

Je me suis imaginé qu'Étienne avait un petit côté comédien : il connaît bien les codes de son milieu, qui est très masculin ; il sait s'adapter, cerner les gens et leurs manières, et jouer le gars viril dans certaines situations. C'est quelque chose que j'ai observé lorsque nous roulions avec Jean-Sébastien : dans les restaurants routiers où déjeunent des conducteurs venus de toute l'Europe, tout le monde se scrute du coin de l'œil. J'ai pu, moi aussi, détailler la manière dont ces gens s'habillent, manient leur camion, marchent, mangent, interagissent. La nuit, les routiers sont amenés à dormir seuls dans les parkings. Cet aspect du métier est un peu dangereux, et développe chez eux des réflexes de vigilance.

Comment êtes-vous parvenu à faire naître une pareille complicité avec votre partenaire, Julian Swiezewski ?

Dès le casting, Pierre a tout mis en œuvre pour que je sois à l'aise. Nous sommes partis à Varsovie avec une formidable directrice de casting, Juliette Denis. Entre Julian et moi, une confiance et une admiration mutuelles se sont vite installées. Julian est très précis, généreux, il maîtrise le travail de la caméra, ne cherche jamais à se mettre en avant. Nous avions tous les deux à cœur de faire croire à ce couple.

Nous avons aussi eu la chance de travailler avec Stéphanie Chene, qui est chorégraphe et coach en intimité. Nous avons appris à briser la glace et nous apprivoiser pas à pas par la danse, le jeu, le toucher. Cela s'est fait avec beaucoup de douceur, en respectant les limites de l'autre. Nous savions aussi que les scènes d'amour seraient très techniques et chorégraphiées. Pour les séquences de cruising, qui avaient lieu la nuit, Pierre avait casté des gens de confiance. Tout a été fait pour que nous puissions lâcher prise et laisser une chance à la sensualité et à l'érotisme de naître à l'image.

Sur le plateau, ces scènes furent tournées dans l'intimité et dans le calme. Pierre nous a laissé le temps, nous a permis de nous arrêter quand nous le souhaitions. Tout s'est fait dans un grand respect les uns des autres et au service d'une histoire que nous avions toutes et tous envie de raconter.

Comment Pierre Le Gall vous a-t-il dirigés ?

Pierre est arrivé très préparé sur le plateau. Il était précis, a su nous faire confiance et nous ménager un espace de liberté dans les scènes. Nous avons fait quelques lectures et répétitions, mais sur le plateau, tout s'est passé assez naturellement entre nous tous. L'équipe de ce film était jeune et soudée ; ce fut un tournage très chaleureux.

Quel souvenir gardez-vous de la séquence romanesque où Étienne prend le risque de traverser l'autoroute pour rejoindre Bartosz ?

C'était en fin de tournage, ce qui était une bonne chose, car la confiance entre nous tous était installée. Nous avons tourné la scène plusieurs fois sur une route qui nous était réservée, avec des véhicules de figuration. Il me fallait être vigilant, ne pas me laisser déborder par la fougue du personnage ou le désir d'être hyperréaliste. Les cascadeurs qui conduisaient les camions étaient très professionnels, tout était cadré, mais nous avions conscience qu'il fallait faire très attention. À la fin, nous étions contents, car à l'image, l'effet paraît réussi.

En tant qu'acteur, qu'avez-vous appris sur ce film ?

On apprend toujours sur soi à travers un rôle. Celui-ci m'a renvoyé à des questions personnelles, comme mon rapport à la solitude ou à ma capacité à m'ouvrir et à faire confiance.

FILMOGRAPHIE ALEXIS MANENTI

- 2026** *Du fioul dans les artères* - Pierre Le Gall
L'Espèce explosive - Sarah Arnold
Milo - Nicole Garcia
L'Étrangère - Gaya Jiji
Enjoy your stay - Dominik Locher
- 2025** *Le Mohican* - Frédéric Farrucci
Le Dossier Maldoror - Fabrice Du Welz
- 2024** *Diamant Brut* - Agathe Riedinger
À son image - Thierry de Peretti
Roqya - Saïd Belktibia
- 2023** *Bâtiment 5* - Ladj Ly
Les gardiens de la formule - Dragan Bjelogrić
Le ravissement - Iris Kältenback
- 2022** *Dalva* - Emmanuelle Nicot
Athena - Romain Gavras
CE2 - Jacques Doillon
- 2021** *Les Méchants* - Mouloud Achour, Dominique Baumard
Enquête sur un scandale d'état - Thierry De Peretti
- 2020** *Poissonsexe* - Olivier Babinet
K contraire - Sarah Marx
- 2019** *Les Misérables* - Ladj Ly
César du Meilleur espoir masculin





ENTRETIEN AVEC JULIAN ŚWIEŻEWSKI

Quelle fut votre réaction à la lecture du scénario ?

J'y ai vu une histoire d'une grande vraisemblance : celle de personnes au travail, qui s'aiment ou plutôt qui n'ont pas le temps de s'aimer dans un monde capitaliste mu par la croissance. Ce que vivent ces routiers est un symptôme de la globalisation, et j'ai surtout été sensible à tout ce qui concernait cette classe ouvrière. Le sujet me paraissait important à traiter, mais j'ai eu très peur de ne pas être à la hauteur, ne parlant pas français et me sentant éloigné de l'univers des routiers. Pierre m'a fait passer un casting à Varsovie. Manifestement, lui n'avait aucune difficulté à m'imaginer dans ce rôle !

Comment vous êtes-vous glissé dans la peau de Bartosz ?

En prenant dix kilos et en cessant de me raser pendant six mois ! J'ai l'habitude de travailler mes rôles en passant par mon corps. Dans ce cas précis, j'avais en tête que les routiers avalent du sucre et de la caféine pour pouvoir rouler des heures durant en restant concentrés. Ils mettent leur corps de côté, d'une certaine manière. J'ai donc fait en sorte de perdre, moi aussi, la connexion avec le mien — connexion qui est l'apanage des gens privilégiés. Dès lors qu'on ne prend plus soin de soi, par manque de temps, l'humeur change ; les pensées et la perception de l'existence aussi.

Comment vous êtes-vous familiarisé avec l'univers des routiers ?

J'ai regardé des documentaires sur les routiers et leur mode de vie. Autrefois, j'ai fait beaucoup de stop et je garde de bons souvenirs de longs trajets avec des conducteurs, de Varsovie à Lisbonne ou Barcelone, ou le long des Balkans. Je me souviens notamment d'un routier français qui ne parlait pas un mot d'anglais : nous n'avions aucune langue en commun, mais pendant sept heures nous avons bel et bien réussi à communiquer ! Ces expériences m'avaient donné une petite idée du quotidien de ces hommes embarqués sur la route constamment.

Pour ce rôle, mon travail principal fut d'apprendre le français, car je n'en parlais pas un traître mot. Pour le premier casting, j'avais mémorisé les dialogues phonétiquement, à l'oreille. Au suivant, Alexis Manenti était présent, et j'ai pu constater qu'il avait déjà apprivoisé son personnage. Nous devions improviser, et il me fallait pouvoir lui emboîter le pas. La langue, le travail sur le corps, et la recherche documentaire, voilà ce qui m'a conduit vers Bartosz.

Vous êtes-vous raconté son histoire ?

Le scénario précisait que Bartosz était tombé amoureux dans le passé d'un Français, qu'il avait déménagé en France, où il avait appris la langue. Bartosz a aussi travaillé dans le secteur de la musique. Évoluant moi-même dans ce domaine en tant que DJ, et côtoyant ce milieu, j'ai pu me représenter celui dans lequel Bartosz avait gravité. Car, lorsque je travaille un personnage, je recherche toujours les échos avec mon propre vécu. Bartosz envisage sa vie professionnelle en chapitres successifs. Après la musique, il a pris la route, ayant sans doute en tête qu'il ferait encore autre chose ensuite. Contrairement à Étienne, qui est fils de routier, qui aime son métier et s'y investit, Bartosz n'entretient aucun lien affectif avec la route. Au moment où l'on fait sa connaissance dans le film, il est un peu enfermé dans cette fonction, qu'il espérait quitter plus tôt. Il a obtenu son permis poids lourd, a besoin d'argent, et tient bon le temps de pouvoir passer à autre chose.

Comment percevez-vous la personnalité de Bartosz ?

C'est un homme sociable, ouvert et émotif : un homme qui s'adapte, mais ne s'attache pas facilement. Lorsqu'il débute son histoire avec Étienne, il sait qu'elle peut finir n'importe quand et se contente de profiter des bons moments. Lorsqu'ils se disputent, ce n'est pas lui qui va revenir vers l'autre en premier. Peut-être pense-t-il qu'il n'est pas capable de le combler, peut-être n'a-t-il pas assez confiance en lui pour estimer suffire à Étienne. Il me semble surtout qu'il lutte tant sur le plan financier qu'il n'a pas la disponibilité émotionnelle pour accueillir pleinement une histoire d'amour. Si cette histoire progresse, c'est grâce à la ténacité d'Étienne.

Avez-vous appris à conduire un camion pour ce film ? Que ressentiez-vous au volant ?

J'ai suivi quelques cours de conduite en France, où j'ai appris les bases. Cela m'a beaucoup amusé. Mais je trouve ces camions effrayants. On sent qu'on a entre les mains un engin imposant, qu'il n'est pas si difficile de conduire. On en oublierait presque que la moindre erreur, la moindre distraction peut avoir de graves conséquences. D'autant que l'intérieur de la cabine est assez confortable. On peut s'y sentir comme dans son canapé, et oublier à quel point le camion est puissant.

Comment avez-vous trouvé l'apparence de Bartosz ? Et sa voix ?

J'ai mis ma garde-robe à la disposition de Bartosz ! Notamment mes T-shirts en lien avec la musique, qui puissent référer à son passé dans le secteur.

Si ma voix change pour un rôle, c'est sans volonté de ma part. Je reste toutefois persuadé qu'en ayant pris du poids pour les besoins du film, en mêlant les langues — ce qui est nouveau pour moi au cinéma, ou encore en étant connecté à une autre culture que la mienne, tout cela se répercute d'une manière ou d'autre sur mon énergie, donc sur ma voix, puisqu'elle est toujours le reflet d'un état intérieur.

Comment avez-vous travaillé ensemble avec Alexis Manenti ?

Nous avons appris à nous connaître et à nous apprivoiser, encadrés par une coach en intimité. Il s'agissait que nous soyons tous les deux à l'aise avec nos corps. Tout m'a paru naturel avec Alexis. Nous étions très curieux l'un de l'autre.

Les scènes d'intimité ne me faisaient pas peur. Lors de mes études actuelles, j'ai écrit mon mémoire de master sur les liens entre le corps nu et le théâtre. Je suis convaincu que le corps influence le jeu et inversement, et surtout que le corps en sait plus sur nous que ce qu'on peut penser. J'aime énormément les scènes physiques, les scènes d'amour, tout ce qui implique pleinement le corps. Dans ce film, je trouvais intéressante la manière dont Pierre représente l'amour homosexuel sans tabous, avec réalisme et passion. J'avais envie d'explorer avec Alexis comment nous pouvions faire circuler l'énergie entre nous. Le sexe est un moyen de communication. Dès nos répétitions, j'ai senti que nous parviendrions à créer une vraie dynamique intéressante pour le film. Lorsqu'Étienne rencontre Bartosz, il découvre une nouvelle énergie dans l'étreinte, qui participe au fait qu'il tombe amoureux de lui. Cette énergie, j'ai tenté de l'apporter à Alexis en utilisant mon expérience autour du travail corporel.

Comment Pierre Le Gall vous a-t-il dirigés ?

Nous avons commencé par lire le scénario en profondeur, par échanger sur la manière dont nous percevions cette histoire et dont elle résonnait en chacun de nous. Pierre a détaillé ce qu'il tenait à faire émerger pour raconter cette relation entravée par les contraintes inhérentes au métier de routier. Il nous a précisé comment il percevait le contexte professionnel dans lequel Bartosz gravitait, et différent de celui d'Étienne. Nous avons aussi débattu sur les manières de réagir de nos personnages d'une situation à l'autre.

Il nous a beaucoup encouragés à utiliser nos énergies propres. En ce qui me concerne, il m'a montré une photo de moi publiée sur mon compte Instagram, qui correspondait à l'idée qu'il se faisait de Bartosz. J'aime beaucoup cette manière de procéder, car j'ai besoin de trouver des points de jonction entre mon personnage et moi.

Pierre voulait filmer des ouvriers qui font l'amour, loin des stéréotypes mainstream. Ensemble, nous avons cheminé vers ses intuitions.

Que reprenez-vous de cette expérience sur ce film ?

Ce n'était pas évident pour moi de plonger ainsi dans l'inconnu, mais d'une certaine manière, je suis plus curieux qu'effrayé de nager dans les eaux profondes. J'ai beaucoup appris des gens que j'ai croisés sur ce plateau et de la manière de travailler des Français.

Jouer dans une langue étrangère fut aussi enrichissant. J'ai gagné en confiance en moi en réalisant que le cœur du métier était le même où que l'on soit.

J'ai beaucoup appris de mon travail corporel, de la manière dont je ressens la température, par exemple. Cela m'a aussi rendu empathique avec les ouvriers. Il m'a fallu entre six mois et un an après le tournage avant de retrouver mon état normal, et raviver des zones qui avaient été endormies pour jouer Bartosz.

FILMOGRAPHIE JULIAN ŚWIEŻEWSKI

Brother - Maciej Sobieszczanski 2026

Kingdom - Michał Ciechomski 2025

Kidnapped 2024

White Courage - Marcin Koszałka

Sweat - Magnus von Horn 2021

The Agreement - Maciej Sobieszczanski 2018





LISTE ARTISTIQUE

ÉTIENNE
BARTOSZ
JORDAN
SANDRA
CLAUDE

ALEXIS MANENTI
JULIAN ŚWIEŻEWSKI
ARMINDO ALVES DE SA
JULIE DUCLOS
BERNARD DEBREYNE

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION	PIERRE LE GALL
PRODUIT PAR	NICOLAS BLANC
SCÉNARIO	PIERRE LE GALL, CAMILLE PERTON
ADAPTATION	MARTIN DROUOT
IMAGE	ANTOINE CORMIER
MONTAGE	XAVIER SIRVEN
SON	CÉDRIC BERGER, RENAUD BAJEUX, XAVIER THIEULIN
MUSIQUE ORIGINALE	PAUL SABIN
DÉCORS	ANNE-SOPHIE DELSERIES
COSTUMES	CAROLINE SPIETH
SCRIPTÉ	MARION BERNARD
1 ^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR	BASILE JULLIEN - A.F.A.R.
RÉGISSEUR GÉNÉRAL	BENOIT CARLIER
DIRECTEUR DE PRODUCTION	FABRICE BOUSBA
DIRECTEURS DE POST-PRODUCTION	MEHDI SELLAMI, PIERRE HUOT
UNE PRODUCTION	EX NIHILO
EN CO-PRODUCTION AVEC	LUMISENTA FILM FONDATION - PATRYK SIELECKI
AVEC LE SOUTIEN DE	CINÉ+ OCS, DU CNC, PICTANOVO,
AVEC LE SOUTIEN DE LA	RÉGION HAUTS-DE-FRANCE, STRASBOURG EUROMÉTROPOLE
EN PARTENARIAT AVEC LE	CNC, LA PROCIREP-ANGOA
EN ASSOCIATION AVEC	INDEFILMS 13, CINECAP 8, CINEAXE 6
DISTRIBUTION	PAN DISTRIBUTION, UNE SOCIÉTÉ VUELTA
VENTES INTERNATIONALES	PYRAMIDE INTERNATIONAL

